

La motivation

J'ai connu Manuel Moreno Junquera « Moraíto chico » au printemps 1983. Il se produisait dans le cadre de « La cumbre flamenca » au théâtre Alcalá, et je suis restée impressionnée par son jeu. Ce même jour je l'ai rencontré en personne au Candela, qui était alors le lieu où les grandes figures se donnaient rendez-vous après les concerts et en dehors d'eux pour se retrouver, ce qui menait toujours, lorsque le bar fermait au public, à se réunir secrètement dans la cave où, jusqu'au lever du jour, se déroulaient des fêtes mémorables en « petit comité ». À partir de ce moment-là, je l'ai écouté en direct chaque fois que j'ai pu, dans différents endroits tant en Espagne qu'à l'étranger, le croisant dans des capitales du monde alors que j'exerçais encore comme mannequin. À mesure que mon engouement pour son jeu grandissait, notre relation s'est transformée en une amitié très féconde : je l'ai présenté à de grands musiciens qui furent saisis par son art, découvrant avec lui un univers musical et un niveau stupéfiant, puis ils lui demandèrent des participations principalement pour leurs disques et, lorsque leurs agendas respectifs le permettaient, pour des concerts. Lorsque j'ai réalisé mon « opera prima » en 1998, « Agujetas, cantaor », j'avais la certitude que celui qui devait accompagner le grand chanteur devait être lui et lui seul, tant par la qualité unique pour accompagner ce type de chant que par sa présence, son physique et sa manière d'être si artistique jusque dans les moindres détails. En outre, la complicité que nous avons avec Moraíto était parfaite pour affronter à deux ce « Miura » qu'était Manuel « Agujetas ».

Les archives filmées : la bulería et l'entretien intime avec Moraíto, pendant le tournage d'« Agujetas, cantaor », cela vint sans que je me fixe un objectif précis ; j'ai obéi à un désir qui grandissait en moi avec force tandis que nous filmions. Un jour que nous avons terminé le travail plus tôt que prévu, j'ai demandé à la production de me laisser l'après-midi entière pour filmer quelque chose qui n'était pas destiné au portrait filmique de Manuel « Agujetas » que nous étions en train de réaliser. Il s'agissait de filmer Moraíto seul, jouant ce qu'il voulait et avec qui il voulait, l'une de ces bulerías à lui qui ont un « soniquete » si particulier que beaucoup rêvent de l'atteindre ou l'admirent, comme Paco de Lucía lui-même qui en a toujours parlé comme d'un trésor unique et insurpassable.

Je voulais aussi filmer une conversation totalement libre et intime entre lui et moi (hors champ, nous n'étions que 3 pour atteindre le maximum d'intimité : en

dehors de nous, uniquement l'opérateur et directeur de la photographie, avec un micro directionnel et un HF pour Moraio). Le oui que nous avons reçu du producteur, qui n'était pas présent lorsque la demande lui est parvenue, fut une immense joie pour nous. Cette joie, en pensant aujourd'hui à ce qu'elle a donné naissance, fait partie de ces choses qui nous font penser que tout était écrit. Moraíto a appelé ses complices, les meilleurs palmeros de Jerez et donc peut-être du monde. Suivant notre désir mutuel, nous avons enregistré la bulería entière en un seul plan, plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Le fait de nous connaître depuis tant d'années et de tourner dans une telle intimité m'a donné l'occasion d'aborder avec lui de nombreux sujets, y compris ceux dont ils ne parlent habituellement pas, car les artistes gitans ont beaucoup de pudeur envers un art qui fait partie constitutive de leur existence et de leur héritage privé et familial. L'entretien s'est donc transformé en une conversation simple et profonde. Peu à peu, Moraíto oubliait la présence de la caméra. Après la mort de Moraíto, une idée a commencé à grandir en moi avec de plus en plus de force : ces séquences que j'avais filmées en leur temps sans savoir exactement à quoi elles serviraient, cela ne vaudrait-il pas la peine, puisqu'elles demeureraient inédites et ont pris davantage de valeur depuis sa disparition, d'en faire quelque chose ? L'émotion que j'ai ressentie en redécouvrant ces rushes, tant d'années après, alors qu'avaient disparu tant Moraíto que J.Y. Escoffier, fut semblable au sentiment d'une sorte de résurrection. J'ai pu vérifier que les contenus étaient tels que je les gardais en mémoire, avec tout ce que Moraíto exprimait musicalement, mais aussi ce qu'il raconte avec ses propres mots et sa gestuelle éloquente, si cinématographique. À peine leur visionnage terminé, la conception de ce film a commencé à se dessiner en moi.

Chícharo et le Bo

Dans cette conception sont apparus immédiatement deux artistes qui, bien qu'ils n'aient pas le rôle principal sur scène en tant que palmeros et responsables du jaleo, possèdent un art irremplaçable, musical bien sûr, mais aussi dans la vie même. Il s'agit de Chicharito et du Bo ; nous lie également une amitié forgée au fil d'expériences partagées pendant de nombreuses années. Tous deux ont une présence unique, un humour prodigieux et subtil dans lequel ils se complètent comme un duo parfait ; on les aime dès qu'on les voit et les entend car ils sont attachants et tendres... même leur plaisanterie est tendre. Ce sont aussi des mimes exceptionnels et des acteurs comme on respire. De ces êtres qui possèdent ce don, cette grâce que je n'hésite pas à qualifier de divine. Ils étaient indispensables pour constituer la base du film : étant les meilleurs amis, les plus proches de Moraíto ils ont grandi dans les

mêmes maisons à patio depuis l'enfance mais possédant en outre ces talents quasi surnaturels capables de ressusciter Moraíto. Mais la mort est revenue rôder... « Les raisonnables ont duré, les passionnés ont vécu. » Avec la détérioration de la santé du Bo, je me suis vue obligée d'avancer le tournage avec eux deux. Nous n'avons pas pu le faire comme prévu dans le scénario original, mais nous avons trouvé une solution qui je crois que vous pourrez le constater fonctionne très bien, car elle parvient à la fois à concentrer et à donner des ailes à leur complicité ; grâce à notre confiance, eux aussi oublient la caméra, c'est toujours mon but secret pour que l'abandon soit maximal et que l'on puisse atteindre une authenticité inaccessible autrement, d'autant plus de la part d'artistes qui sont passés maîtres dans la représentation d'eux-mêmes, c'est-à-dire de ce que l'on attend d'eux, à l'étranger mais même en Espagne, qui ne permet pas d'aller au-delà de ce qui ne cesse d'être des clichés et une sorte d'exotisme. Sans sortir d'une chambre, accoudés à une fenêtre par laquelle ils voient défiler la journée, Chícharo et Bo se souviennent de leur compère. À travers leurs souvenirs, ils nous guident dans ce voyage au cœur de l'âme de leur ami de toujours, de l'artiste, du personnage, mais aussi de la personne Moraíto. L'intimité dans cette chambre donne lieu à un émouvant voyage dans le temps, également grâce au fait que la mémoire fait partie de la culture flamenca, en est l'un des fondements. L'émotion est grande et les larmes affluent, suivies des rires et inversement, car l'humour et la gravité se donnent constamment la main, remontant ainsi dans le temps jusqu'à leur enfance ensemble, se remémorant de plus en plus...

Style visuel

Au début du film, qui sera intégralement tourné en noir et blanc, nous découvrirons dans un lent travelling, depuis le point de vue subjectif d'une personne qui conduit et, d'autre part, celui du passager, les chemins et routes des alentours de Jerez, et ainsi les paysages qui entourent la ville qui sera ensuite le décor où toute l'évocation se déroule : des paysages et des vignes qui parlent à quiconque. Le contexte est toujours essentiel, mais Moraíto a en outre été l'artiste le plus enraciné et le plus amoureux de sa terre et de son peuple parmi tous ceux que j'ai connus. De là nous passerons à l'action qui commence en cadrant le panneau « Calle Moraíto chico » dans le quartier de Santiago, précisément là où il est né et a grandi. Et où sont également nés et ont grandi Chícharo et Bo : ils se connaissent depuis la plus tendre enfance.

L'idée principale du film est qu'il agisse comme une métaphore de ce que représentent l'héritage et la mémoire dans la transmission de l'art flamenco. Mon choix en tant que cinéaste a toujours été que ce soient la vérité et la spontanéité qui se montrent au spectateur, et l'histoire se nourrit de cette magie spontanée que la caméra sait si bien capter et qui s'incarne à l'écran. Pour que nous nous sentions comme un convive de plus dans cette conversation, j'ai voulu tourner en gros plans qui nous rapprochent de ces deux personnes pour les sentir à nos côtés, presque comme si nous étions une personne de plus se remémorant toutes ces anecdotes. La narration dépouillée s'achèvera par une projection privée avec ses tapas et ses vins, dont les hôtes auraient dû être eux deux, mais puisque le Bo est décédé en 2021, Chícharo sera le maître de cet événement privé quasi secret. Il s'agit d'une projection en « petit comité », tous proches de Moraíto. Ils ne sauront pas à quoi ils ont été conviés : c'est toute une surprise. Après les retrouvailles effusives, le grignotage, les verres, etc., Chícharo demandera le silence, déploiera un écran et lancera une projection sans qu'aucune des personnes présentes n'ait la moindre idée de ce dont il s'agit. Ainsi, à l'écran, ils découvriront en même temps que les spectateurs ces moments filmés il y a tant d'années : ce sera la première fois pour tous, y compris pour Rafael et Gregorio qui apparaissent dans les images.

Comme eux-mêmes, nous verrons le travail que fait le passage des années sur les visages des personnes. Peu à peu, les amis intimes et les membres de la famille présents se joindront dans l'émotion. Parmi eux se trouvera son fils Diego, héritier du fabuleux jeu de guitare de son père. Il découvrira aussi en direct ce que son père a dit de lui avec un orgueil mêlé d'une véritable humilité, mais qui transmet la foi que Moraíto avait dans le guitariste que pourrait devenir son fils s'il continuait ainsi... Et c'est ce qui est advenu. Aussi cette projection est-elle une célébration et se déroulera dans un lieu emblématique de la biographie de Moraíto, dans le quartier de Santiago. Ce que j'aspire à capter avec le film, parallèlement au visionnage de ce beau document, c'est la véritable émotion que leur produit le fait de se retrouver soudain face au père, à l'époux, à l'ami, au compagnon, au complice de fêtes, à l'artiste admiré, en découvrant le guitariste inspiré dans l'un des moments filmés où il s'exprime avec le plus de sincérité, d'énergie et de naturel. C'est pourquoi ce film doit rester secret pendant sa production et son tournage et sera filmé avec une équipe minimale, en gardant la plus grande discrétion. Toute fuite inappropriée nous rendrait difficile de tourner en liberté et protégés de la curiosité, afin de capter ces moments spontanés qui, par conséquent, ne peuvent pas être répétés, et sans leur ôter leur intimité. À la fin du film viendra le moment de la transmission, de l'héritage guitaristique et émotionnel de père à fils de Manuel à Diego et son message d'espoir, l'esprit dont je souhaite imprégner ce projet.

Ainsi nous terminerons avec Diego del Morao jouant en solitaire pour lui, avec un plaisir et une concentration extrêmes, passant par un fondu à une image fixe de Moraíto en train de faire un saut en bulería dans laquelle est restée captive toute sa vitalité.

Dominique Abel